



Vers la réalisation de l'enseignement

A la tête de deux cent cinquante compagnons d'ascèse, les deux amis se rendirent au Parc des Bambous. Les voyant s'approcher, le Bouddha, qui enseignait le Dhamma à ses moines, annonça: "Moines, les voici qui viennent, les deux amis, Kolita et Upatissa. Ils seront mes disciples principaux, une paire bénie!" Lorsqu'ils furent arrivés, tous les membres du groupe saluèrent respectueusement le Bouddha, portant les mains jointes à leur front et se prosternant devant lui. Les deux amis parlèrent alors: "Pussions-nous, Seigneur, recevoir du Bienheureux l'introduction et la pleine admission." Le Bienheureux répondit: "Venez, moines, bien proclamé est le Dhamma. Vivez à présent la vie sainte pour mettre un terme à la souffrance!" Ces simples mots conférèrent l'ordination aux deux amis et à leurs compagnons.⁶

Dès lors, les textes citent Upatissa sous le nom de Sāriputta, le "fils de Sāri", selon le nom de sa mère et Kolita sous le nom de Mahāmoggallāna, "Moggallāna le Grand", pour le distinguer d'autres

brahmanes du même clan, tels Gaṇaka Moggallāna et Gopaka Moggallāna.

Après leur avoir conféré l'ordination, le Bouddha s'adressa aux deux cent cinquante disciples et leur expliqua l'enseignement de telle manière qu'ils atteignirent rapidement la première étape de la libération, l'entrée-dans-le-courant, et que tous devinrent en ce temps des arahants, à l'exception de Sāriputta et de Mogallāna. Ces derniers entrèrent en retraite, séparément, afin de poursuivre leur effort vers l'objectif suprême.

Sāriputta resta dans le voisinage de Rājagaha et s'en alla méditer dans une grotte appelée l'Antre du Sanglier. De là, il se rendait en ville mendier ses aumônes, ce qui lui donna souvent la possibilité d'écouter les enseignements du Bouddha. Ce qu'il entendait du Maître, il y réfléchissait et l'assimilait, seul, accédant méthodiquement à la claire compréhension de la nature fondamentale des phénomènes. Il lui fallut quatorze jours pour atteindre l'état d'arahant, la totale destruction de toutes les souillures (*āsavakkhaya*).

De son côté, Mogallāna choisit, pour des raisons que ne précisent pas les textes, une forêt proche du village de Kallavālaputta, dans le Magadha. Il y médita avec beaucoup d'ardeur, assis, ou bien faisant les cent pas; mais, malgré sa détermination, il succombait souvent à la torpeur. Bien qu'il luttât pour tenir le corps et la tête droits, sans cesse le corps s'affaissait et la tête tombait. A certains moments, il ne gardait les yeux ouverts qu'à force de volonté. La chaleur tropicale, l'effort de ses longues années d'errance, les tensions intérieures qu'il avait subies, pesaient soudain sur lui, si bien qu'à la fin même de sa quête, son corps trahissait l'épuisement.

L'Eveillé, avec la grande sollicitude du maître pour ses disciples, ne le perdait pas de vue. Sa vision supranormale lui faisant percevoir les difficultés du nouveau moine, il apparut devant lui grâce à ses pouvoirs psychiques. A la vue du Maître, une grande partie de la fatigue de Mogallāna s'évanouit. Et l'Eveillé lui demanda:

3

— Somnoles-tu, Mogallāna, somnoles-tu?

— Oui, Seigneur.

— Eh bien, Mogallāna, si quelque pensée fait que la somnolence t'envahit, tu ne dois prêter aucune attention à cette pensée ni t'y arrêter. Ce faisant, il se peut alors que ta somnolence disparaisse. Mais si, ce faisant, la somnolence ne disparaît pas, tu dois alors méditer sur l'Enseignement tel que tu l'as entendu et étudié, tu dois y réfléchir et soigneusement l'examiner dans ton esprit. Ce faisant, il se peut alors que ta somnolence disparaisse. Mais si, ce faisant, la somnolence ne disparaît pas, tu dois alors réciter très précisément l'Enseignement tel que tu l'as entendu et étudié... tu dois te frotter les oreilles et te masser les membres... tu dois te lever et, après t'être lavé les yeux, tu dois regarder dans toutes les directions, autour de toi et au-dessus de toi, vers les étoiles et les constellations... tu dois porter attention à la perception de la lumière, à la perception du jour: comme de jour, ainsi de nuit, comme de nuit, ainsi de jour; ainsi, avec ton esprit clair et sans nuages, tu dois entretenir un esprit rempli de luminosité... tes sens tournés vers l'intérieur et ton esprit n'allant pas vers l'extérieur, tu dois faire les cent pas, conscient d'aller et de venir. Ce faisant, il se peut alors que ta somnolence disparaisse. Mais si, ce faisant, la somnolence ne disparaît pas, tu peux, restant absolument conscient et attentif, t'allonger dans la posture du lion sur ton côté droit, placer un pied sur l'autre, en gardant à l'esprit la pensée du lever; et, au réveil, tu dois te lever rapidement en pensant: "Je ne dois pas me complaire dans le confort du repos, ni rester allongé, dans la jouissance du sommeil."

C'est ainsi, Mogallāna, qu'il faut t'entraîner.⁷

Le Bouddha donne ici à Mogallāna une série graduée de conseils pour vaincre la somnolence. Le premier conseil — et le meilleur — est de ne pas prêter attention à la pensée qui provoque ou qui précède l'état de torpeur. C'est cependant la méthode la plus difficile. Faute

4

de la maîtriser, on peut faire appel à des pensées dynamisantes, ou bien réfléchir à l'excellence de l'enseignement, ou encore en réciter des parties par cœur. Si ces procédés mentaux ne sont d'aucune aide, on a recours à des mouvements corporels tels que se frotter les oreilles, agiter le corps, activer la circulation en se frottant les membres, se rafraîchir les yeux à l'eau froide et, de nuit, regarder la magnificence du ciel étoilé. Cela peut conduire à oublier la torpeur.

Si ces moyens s'avèrent inopérants, on peut alors tenter de générer une vision intérieure de lumière, dont les rayons se répandent dans l'esprit tout entier. Avec cet esprit brillant de lui-même, on pourra alors dépasser, comme un dieu de Brahma, l'ensemble du royaume des jours et des nuits perçu par les sens. Cette série de conseils suggère que Moggallāna avait déjà l'expérience de tels états, de sorte que le Bouddha pouvait s'y référer comme à quelque chose de connu. Selon les textes, cette "perception de lumière" (*ālokasaññā*) est l'une des quatre manières de développer le samādhi et conduit à la "connaissance et à la vision" (*ñāṇadassana*) (DN 33).

Si cette méthode n'apporte pas non plus d'aide, on doit aller et venir consciemment pour tenter de vaincre la lassitude par la mise en mouvement du corps. Enfin, si aucun de ces sept moyens n'est opérant, on s'allonge simplement et l'on se repose un peu. Mais, aussitôt que l'on se sent reposé, on doit rapidement se lever sans permettre à la torpeur de réapparaître.

Les instructions du Bouddha, cette fois, ne s'arrêtèrent cependant pas là et continuèrent comme suit:

De plus, Moggallāna, tu dois t'entraîner de la façon suivante. Tu dois penser: "Quand je m'adresse aux familles (pour demander l'aumône), je ne dois pas m'abandonner à l'orgueil." C'est ainsi que tu dois t'entraîner. Car il peut arriver que les gens absorbés par leur travail n'aient pas vu le moine venir. Ce dernier (s'il est enclin à l'orgueil) peut alors penser: "Je me demande qui a bien pu me brouiller avec cette famille? Ces gens ont l'air mécontents de moi." Ainsi, ne recevant pas d'offrande

5

de leur part, il est troublé; étant troublé, il s'agite; étant agité, il perd la maîtrise de soi; et, s'il a perdu cette maîtrise, son esprit sera loin de trouver la concentration.

Et encore, Moggallāna, tu dois t'entraîner de la façon suivante: "Je ne dois pas débattre." C'est ainsi que tu dois t'entraîner. Le débat s'accompagne forcément de beaucoup de verbiage; avec beaucoup de verbiage, naît l'agitation; celui qui est agité perd la maîtrise de soi; et s'il a perdu cette maîtrise, son esprit sera loin de trouver la concentration.

Le Bouddha souligne ici deux types de comportement qui font naître l'émotion et l'agitation. Dans le premier cas, le moine est fier de son statut et compte sur le respect des laïcs. Si ces derniers sont plus attentifs à leur travail qu'à sa personne, il est troublé et perd sa concentration. Dans le second cas, il éprouve un plaisir intellectuel à discuter, se laisse emporter par les différences d'opinions et prend plaisir à vaincre les autres dans le débat. Tout cela fait que son énergie mentale se perd dans des voies futiles et dommageables. Si l'on ne peut pas rester maître de ses sens, ou qu'on laisse facilement son esprit devenir distrait ou agité, on progresse mollement et négligemment dans la pratique; l'unification de l'esprit et la paix intérieure, que l'on peut obtenir par la méditation, ne peuvent alors être atteintes.

Après avoir reçu du Bouddha ces instructions sur la manière de vaincre la torpeur et d'éviter l'agitation, Moggallāna lui posa la question suivante:

— De quelle manière, Seigneur, peut-il être brièvement expliqué comment un moine devient libéré par l'élimination du désir, et comment il devient celui qui, parvenu au but ultime, à la libération définitive de l'esclavage, à la vie sainte définitive, à la perfection définitive, est éminent parmi les dévas et les humains?

6

— A ce sujet, Moggallāna, le moine a appris ceci: "Rien ne mérite qu'on s'y attache." Lorsqu'un moine a appris que rien ne mérite qu'on s'y attache, il sait immédiatement tout; sachant immédiatement tout, il comprend pleinement toute chose; lorsqu'il comprend pleinement toute chose, quelle que soit la sensation qu'il éprouve, qu'elle soit agréable, désagréable ou neutre, il demeure dans la contemplation de l'impermanence de ces sensations, contemplant le désintérêt, contemplant la cessation, contemplant l'abandon. Contemplant ainsi, il ne s'attache à rien au monde; sans attachement, il n'est pas agité; et sans agitation, il parvient personnellement à l'extinction complète des perturbations. Il sait: "La renaissance n'aura plus lieu, la vie sainte a été vécue, la tâche a été accomplie, il n'y aura plus jamais tel ou tel état d'existence."

Ayant reçu du Maître ces instructions personnelles (rapportées dans AN 7:58), Moggallāna reprit son entraînement avec une grande ardeur, luttant vigoureusement contre les obstacles intérieurs. Au cours de ses nombreuses années de vie ascétique, il avait déjà en grande partie supprimé le désir sensuel et la malveillance, le premier et le deuxième des cinq empêchements. Maintenant, avec l'aide apportée par le Bouddha, il luttait contre la torpeur et la langueur, et contre l'agitation et l'inquiétude, les troisième et quatrième empêchements. Les surmontant, il put atteindre les états méditatifs transcendant le monde de la forme matérielle, qui ouvrent la voie à la connaissance pénétrante de la réalité.

Il atteignit d'abord et goûta la béatitude du premier jhāna, un état de concentration et d'absorption profondes. Progressivement, des pensées profanes surgirent cependant et captèrent son attention, le ramenant au niveau de la conscience sensorielle. Le Bouddha vint l'aider, sans lui donner d'instructions détaillées comme auparavant, mais en lui fournissant une brève indication qui lui permit de sortir de l'impasse. Le Bienheureux le mit en garde: il ne devait pas se croire faussement en sûreté pour avoir accédé au premier jhāna, mais

7

devait lutter pour le maîtriser et pour le contrôler entièrement. Suivant ce conseil, Moggallāna maîtrisa le premier jhāna et aucune pensée profane ne parvint plus à le troubler.

S'étant ainsi fermement établi dans le premier jhāna, il accéda ensuite au deuxième jhāna, appelé le "noble silence" (SN 21:1), parce que, dans cette absorption, toute pensée discursive est suspendue. Il avança ainsi par étapes jusqu'au quatrième jhāna, à partir duquel il progressa encore dans la concentration, atteignant les quatre états d'absorption immatérielle, ou jhāna des mondes informels (*arūpajjhāna*), et la cessation de la perception et de la sensation (*saññāvedayitanirodha*). Il obtint alors "la concentration sans signes de l'esprit", qui est libre de tout ce qui marque ou indique l'existence conditionnée (SN 40:2-9).⁸

Cette réalisation n'était cependant pas encore ultime. Car, même à ce niveau, il développa un subtil attachement pour l'expérience élevée qu'il vivait — attachement qui est encore le signe, ou la marque, de l'illusion restant imprimée sur un accomplissement spirituel élevé de la plus grande pureté. Il rompit cependant ces dernières et très subtiles chaînes grâce aux instructions du Maître et atteignit le fruit final, la parfaite libération de l'esprit et la libération par la sagesse, dans toute leur plénitude et leur profondeur. Le Vénérable Mahāmoggallāna était devenu un arahant.

Comme Sāriputta, Moggallāna était un arahant "libéré des deux façons" (*ubhatobhāgavimutta*). Tous les arahants sont identiquement et parfaitement libérés de l'ignorance et de la souffrance, mais on peut néanmoins les répartir en deux groupes, selon leur compétence dans la méditation. Ceux qui peuvent atteindre les huit délivrances (*aṭṭha vimokkhā*), comprenant la réalisation des quatre jhāna du monde informel et la réalisation de la cessation, sont dits "libérés des deux façons" — libérés du corps matériel grâce aux absorptions informelles, et libérés des toutes les souillures par le chemin de l'état d'arahant. Ceux qui n'ont pas maîtrisé les huit libérations, mais qui ont détruit toutes les souillures grâce à la sagesse sont dits "libérés

par la sagesse" (*paññāvimutta*).⁹ De plus, Moggallāna n'avait pas seulement maîtrisé les étapes successives de la concentration méditative, mais il avait aussi exploré les voies du "pouvoir psychique" (*iddhipāda*), acquérant ainsi la maîtrise des pouvoirs spirituels supérieurs (*abhiññā*). Selon ses propres termes, il était devenu celui dont on pouvait dire "qu'avec l'aide du Maître, le disciple est parvenu à l'immensité des pouvoirs spirituels supérieurs".¹⁰

L'ensemble de cette progression ne dura qu'une semaine. Ce furent, en vérité, sept jours d'une extraordinaire transformation intérieure, marqués d'extrêmes souffrances, de batailles et de triomphes spectaculaires. L'intensité et la profondeur de la détermination de Moggallāna pendant cette brève période doivent avoir été bouleversantes. Une personne telle que lui, dotée d'un esprit aussi agile et d'une palette aussi étendue de dons naturels, a dû fournir un effort très courageux pour couper tous les liens l'unissant à ce monde aux vastes possibilités. Pour comprimer en une courte semaine une expérience intérieure d'une telle immensité, il a fallu sans doute virtuellement contracter, et même dissoudre, les limites du temps et de l'espace. Il est dit que, lors de son propre Eveil, le Bouddha se souvint de quatre-vingt-onze éons au cours de la première veille nocturne. Lorsqu'il gagnait ses pouvoirs supérieurs, Moggallāna a sans doute aussi revu dans son esprit de nombreux éons de contraction et d'expansion de l'univers. La notion de durée mesurable du temps est entièrement inapplicable ici. Pour une personne ordinaire, emmurée dans la prison de ses sens, une semaine n'est rien de plus que sept jours. Mais pour qui perce le voile des phénomènes apparents et atteint les profondeurs subliminales de la réalité, l'infini peut surgir des limites mêmes de la finitude.

Moggallāna rapporta plus tard qu'il avait atteint l'état d'arahant par la pénétration rapide (*khippābhiññā*), c'est-à-dire en une semaine, mais que sa progression fut difficile (*dukkha-paṭipadā*) et requit l'aide bienveillante du Maître. Sāriputta parvint aussi à l'état d'arahant par la pénétration rapide, en deux semaines, mais sa progression fut

9

facile (*sukha-paṭipadā*).¹¹ Moggallāna arriva plus rapidement au but que Sāriputta parce que le Bouddha le guidait et l'inspirait personnellement et intensivement, aussi parce qu'il avait moins de choses à comprendre. Sāriputta lui était supérieur par l'indépendance de sa progression et par l'envergure de sa connaissance.